

un ministère conséquemment incomplet. Le discours du Trône, œuvre du cabinet, promettait une législation remédiate, mais avant que ce discours fût adopté par la Chambre des communes, une crise violente éclatait au sein du cabinet et MM. Foster, Haggart, Ives, Montague, Woods, Tupper, (le jeune) et Dickey en sortaient avec éclat, prenant pour prétexte l'apparente faiblesse du gouvernement Bowell qui ne pouvait, grâce à la province de Québec, remplacer M. Angers, dans son cabinet.

Ceci se passait vers le 4 ou le 5 janvier 1896.

A la suite de la désertion de sept membres de son administration, sir Mackenzie Bowell alla porter sa démission chez le gouverneur général du temps, Lord Aberdeen.

Le 9 janvier, le premier ministre annonçait aux Chambres que le gouverneur général refusait d'accepter sa démission.

Que s'était-il donc passé entre le 5 et le 9 janvier? Le 8 vers midi, à l'ancienne chambre numéro 25 du Sénat, M. Angers était en conversation avec les sénateurs Bolduc et Landry et les députés Dupont, Joncas et Arthur Turcotte, lorsqu'un aide-de-camp de lord Aberdeen, frappa à la porte de la chambre numéro 25 et demanda à s'entretenir avec M. Angers. Il venait de la part de Son Excellence demander à un membre du Conseil privé son avis sur la conduite à tenir en face de la démission de son premier ministre. Cet avis fut donné séance tenante et le Gouverneur refusa d'accepter la démission de sir Mackenzie Bowell, tant que la Chambre des communes n'aurait pas voté sa réponse à l'adresse du Trône. La Chambre s'ajourna au 14. Sir Mackenzie eut le temps de reconstituer son cabinet et fit voter par la Chambre la réponse à l'adresse. La crise était finie et la législation remédiate fut soumise aux délibérations de la chambre populaire.

Sir Mackenzie Bowell était alors le "leader" du Sénat; il se fit le défenseur enthousiaste de la minorité catholique, lui le chef des orangistes, et avec une fidélité à toute épreuve et une loyauté qui lui avait gagné les sympathies de la minorité persécutée, il combattit jusqu'à la fin pour le triomphe de la cause qu'il avait épousée.

Au nom de la province de Québec, au nom de la minorité manitobaine je lui dois et je lui rends le témoignage et l'expression de notre profonde reconnaissance. Il n'est plus, mais le souvenir de sa noble conduite demeure incrusté dans la mémoire de tout un peuple. D'autres ont loué l'homme d'Etat, ses connaissances étendues, fruits d'une longue expérience. Moi je pleure la

L'hon. M. LANDRY.

perte d'un ami sincère, d'un caractère droit, d'une âme fière et ma faible voix peut sans crainte se joindre à l'unanime concert de louanges qui s'élève de cette chambre pour glorifier la mémoire d'un homme de bien.

L'honorable M. L. O. DAVID: Je désire ajouter quelques mots à ce qui a été si bien dit au sujet de sir Mackenzie Bowell que j'ai eu l'honneur et le plaisir de connaître intimement. Lorsque je vis sir Mackenzie Bowell pour la première fois, je remarquai qu'il était d'une taille moyenne, solide et forte, et bien proportionnée. Il avait alors une barbe et des cheveux noirs, et, avec son habit noir ou de couleur, son aspect sévère avait quelque chose d'imposant. S'il avait porté l'uniforme militaire, comme celui porté sous le règne d'Elizabeth, il aurait été pris pour un général de cette époque. Il occupait alors une haute position, au premier rang, parmi les meilleurs joueurs du parti conservateur sous la direction et le commandement de l'illustre sir John A. Macdonald. Tout son extérieur portait l'empreinte de la fermeté et de l'énergie, qui caractérisent toujours un esprit intrépide, une volonté tenace. C'était un type parfait du gentilhomme anglais de première classe, ou du "John Bull" décrit par Marc O'Rell. Il agissait toujours avec calme et modération. Ses petits yeux expressifs brillaient fréquemment d'un vif éclat sous l'influence d'une forte émotion, ou d'une profonde pensée, et ils lançaient dans ces moments des regards qui indiquaient la vivacité de ses sentiments. Il était doué d'un esprit ferme et d'une âme indépendante capable de prendre de grandes résolutions. Il semblait être un homme de fer et d'acier, comme les "dreadnoughts" du jour. Toutes ces qualités expliquent probablement ses préférences pour ces monstres de la marine de guerre. En fait, la nature en avait fait un homme de lutte, un homme apte à servir dans une guerre, ou dans la politique militante. Il manifesta ses qualités militaires lorsque, en 1864 et 1866, il se porta sur la frontière pour la défense du pays, et je suis sûr que, si ses services eussent été requis alors, ils se seraient distingués sur le champ de bataille et il ne se serait jamais rendu à l'ennemi. S'il avait été appelé à commander un vaisseau de guerre, comme capitaine ou comme amiral, il eût fait sauter son navire plutôt que d'abaisser son pavillon.

Ce que je viens de dire est emprunté à un biographe qui décrit sir Mackenzie Bowell, il y a environ quarante ans. A l'âge de 93 ans, il était encore ce qu'il avait toujours été. Sa barbe et ses cheveux avaient blanchi; son corps s'était quelque